

Telles furent, hélas ! bien des infortunées
Que dévora la tombe au sortir du berceau,
Que le ciel au bonheur avait prédestinées ;
Et telle fut aussi celle qui va mourir.
Déjà le mal atteint les sources de la vie.
A peine, soulevant sa tête appesantie,
Sa main, son bras tremblant, peuvent la soutenir.
Cependant elle cherche, — elle écoute sans cesse ;
A travers les vitraux, sur la muraille épaisse,
Tombe un rayon. — Hélas ! c'est encore un beau jour.
Tout renaît, la chaleur, la vie et la lumière :
Ah ! c'est quand un beau ciel sourit à notre terre,
Que l'aspect de ces biens qui nous fuient sans retour
Nous montre quel désert emplissait notre amour.

Mais qui ne sait, hélas ! que toujours l'espérance,
Des célestes gardiens veillant sur la souffrance
Est le dernier qui reste auprès du lit de mort ?
Jetant quelques parfums dans la flamme expirante
Et jusqu'à son cercueil emportant la mourante,
Elle berce en chantant la douleur qui s'endort.

VI.

La grille en cet instant a résonné. — Silence !
Un pas se fait entendre, — un jeune homme s'élance.
Il est couvert d'un froc. — Tous se sont écartés.
Il traverse la foule à pas précipités :

“ Mes sœurs, demande-t-il, où donc est la novice ? ”

Il l'a vue ; un soupir dans l'ombre a répondu.
Alors, d'un ton de voix qui veut qu'on obéisse :
“ Georgette, lui dit-il, Georgette, m'entends-tu ? ”

En prononçant ces mots, le frère se découvre ;
De la malade alors la paupière s'entr'ouvre ;
L'a-t-elle reconnu ? Son œil terne et hagard
Est voilé d'un nuage et se perd dans le vide.
Il doute, — sur son front passe un éclair rapide.
“ Laissez-nous seuls, dit-il, je suis venu trop tard. ”

Le ciel s'obscurcissait. — Les traits de la mourante
S'effaçaient par degrés, sous la clarté tremblante.
Auprès de son chevet le crucifix laissé
De ses débiles mains à terre avait glissé.
Le silence régnait dans tout le monastère,
Un silence profond, — triste, — et que, par moment,
Interrompait un faible et sourd gémissement.
Sous le rideau du lit courbant son front sévère,
L'étranger immobile écoutait, — regardait ; —
Tantôt il suppliait, — tantôt il ordonnait.
On distingua de loin quelques gestes bizarres,
Accompagnés de mots que nul ne saisissait,
Mais qui, prononcés bas, et de plus en plus rares,
Après quelques moments cessèrent tout à fait.
Au nom de l'ordre saint dont il se disait frère,
Auprès de la malade on l'avait laissé seul...
Sur le bord de la couche il vit prendre un linceul :
“ Trop tard, répéta-t-il, trop tard ! ” et sur la terre
Il tomba tout à coup, plein de rage et d'horreur.

Hommes, vous qui savez comprendre la douleur,
Gémir, jeter des pleurs, prier sur une tombe,
Pensez-vous quelquefois à ce que doit souffrir
Celui qui voit ainsi l'infortuné qui tombe,
Et lui tend une main qu'il ne peut plus saisir ?
Celui qui sur un lit vient pencher son front blême
Où les nuits sans sommeil ont gravé leur pâleur,

Et là, d'un œil ardent, chercher sur ce qu'il aime,
Comme un signe de vie, un signe de douleur ;
Qui, suspendant son âme à cette âme adorée,
S'attache à ce rameau qui va l'abandonner ;
Qui, maudissant le jour et sa vue abhorrée,
Sent son cœur plein de vie, et n'en peut rien donner ?
Et lorsque la dernière étincelle est éteinte,
Quand il est resté là, — sans espoir et sans crainte,
— Qu'il contemple ces traits, ce calme plein d'horreur,
Ces longs bras amaigris traînant hors de la couche,
Ce corps frêle et roidi, ces yeux et cette bouche
Où le néant ressemble encore à la douleur...
Il soulève une main qui retombe glacée ;
Et s'il doute, insensé ! s'il se retourne, il voit
La mort branlant la tête, et lui montrant du doigt
L'être pâle, étendu sans vie et sans pensée.

VII.

Tout est fini ; la cendre est rendue à la terre.
Le ministre est parti, — peut-être l'attend-on.
Tu t'es évanouie ! ô toi, fleur solitaire.
Il ne reste plus rien, — rien qu'un tombeau sans nom.

Personne n'a suivi sa dépouille mortelle.
Aucun pas n'est marqué sur le bord du chemin.
Son vieux père est trop faible, et d'ailleurs, privé d'elle,
Plus loin encor, peut-être, il la suivra demain.

Descends donc, pauvre fille, en ta tombe ignorée,
Sous ta pierre mal jointe et d'herbes entourée !
Cette terre est fertile, et va bientôt fleurir
Sur le débris nouveau qu'elle vient de couvrir...

O terre ! toi qui sais sous la tombe muette
Garder si bien les morts que l'Océan rejette,
Quand ton sein, fécondé par la corruption,
Redemande la vie à la destruction, [l'emblème
Qu'es-tu donc qu'un sépulcre immense, et dont
Est le serpent roulé qui se ronge lui-même ?

— Mais vous, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ?

Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire !
Adieu ! Ta blanche main sur le clavier d'ivoire
Durant les nuits d'été ne voltigera plus...

ALFRED DE MUSSET.

RÉCITS DU LABRADOR.

L'OUTARDE.

La propriété charmante, la faculté divinement adorable que les hommes ont nommée vertu n'est pas la propriété exclusive de l'humanité.

L'homme vertueux est presque un mythe. Pour ma part, je n'en connus jamais un seul, et si je crois à son existence, c'est parce qu'il me serait infiniment pénible de renoncer à l'espoir d'être un jour vertueux. L'imperfection profonde dans laquelle je croupis, tout en reculant, hélas ! trop loin cet instant désiré, ne m'a point enlevé toute ambition d'y parvenir. L'exemple est si